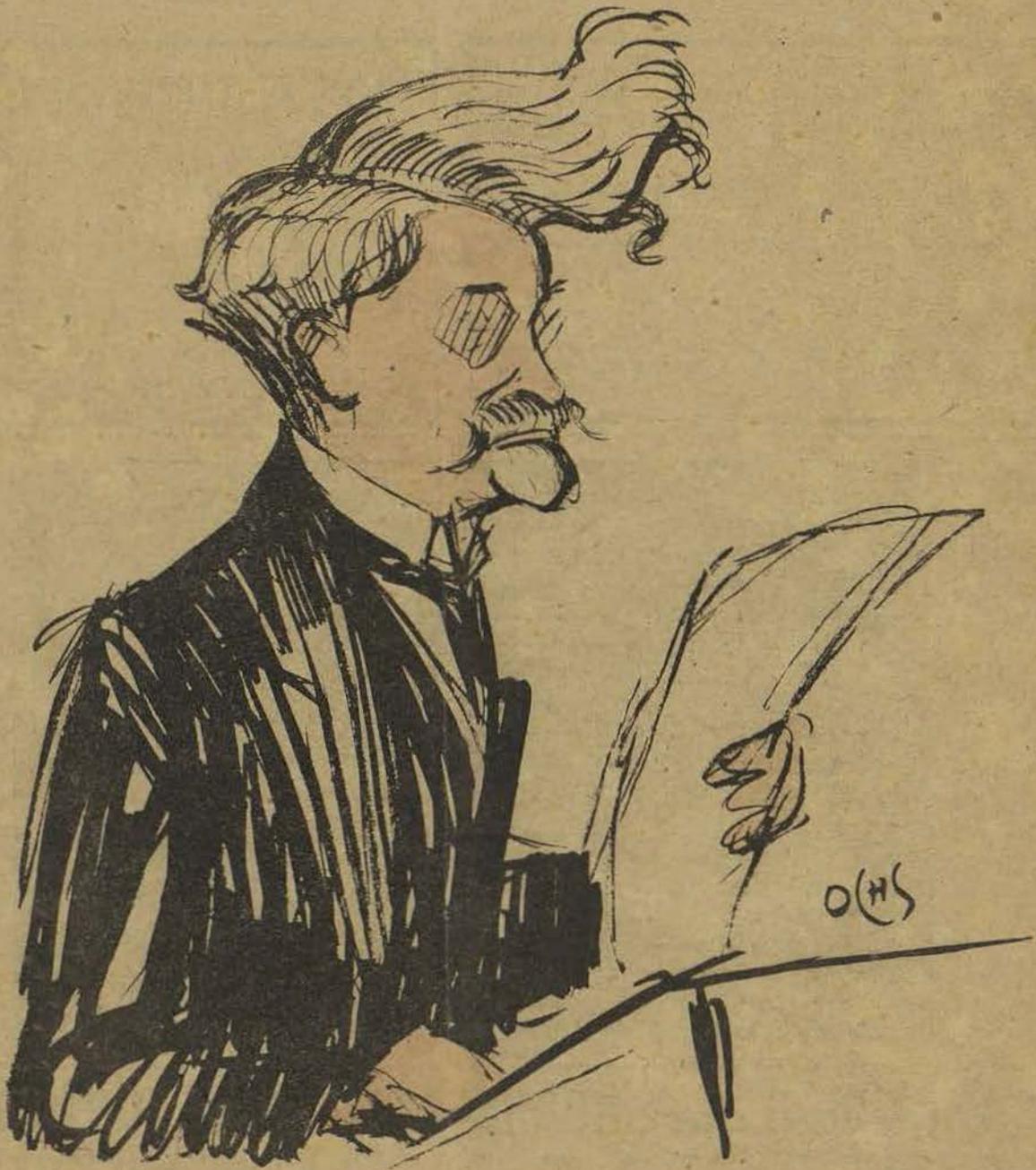


# Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET



**Emile BRUNET**, président de la Chambre

# LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT - MARCEAUX

DONNE L'ENTRAIN  
ET LA GAÏETÉ

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE :

Maison F. VAN ROMPAYE FILS (SOCIÉTÉ ANONYME)

RUE DE BRABANT, 70, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE : BRUX. 115.43

## TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg

BRUXELLES

CAFÉ-RESTAURANT de premier ordre

## GRAND RESTAURANT DE LA MONNAIE

Rue Léopold, 7, 9, 11, 13, 15

BRUXELLES

◆◆◆

GRANDE SALLE ET SALONS

POUR FÊTES ET BANQUETS

◆◆◆

CONCERT SYMPHONIQUE tous les soirs

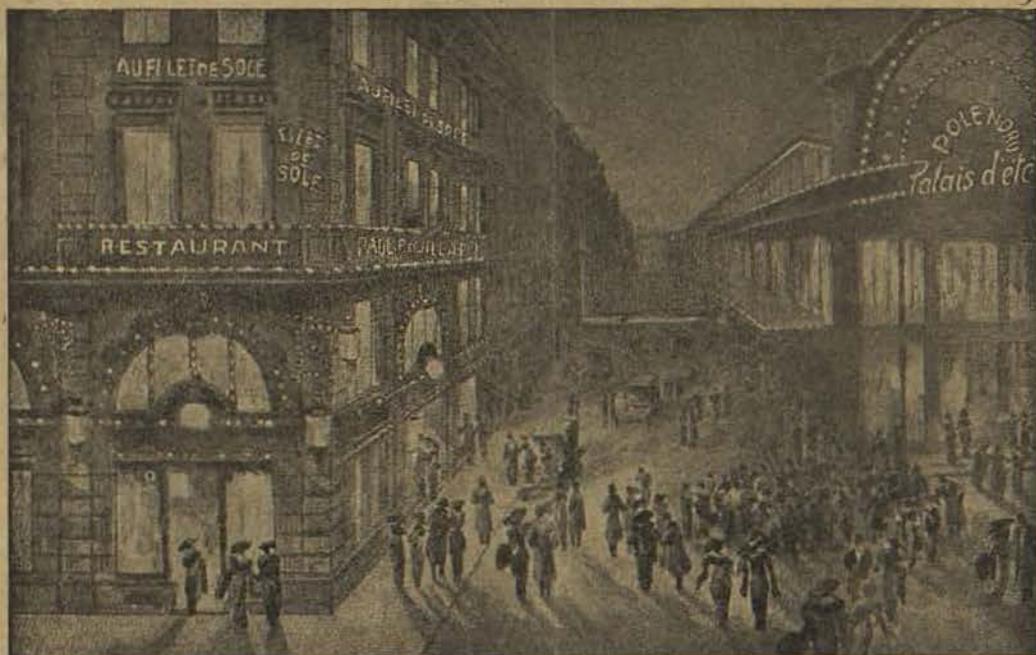
AU  
**FILET**  
de **SOLE**

TOUT PREMIER  
ORDRE

Sa cuisine  
française

Ses spécialités

Ses vins réputés



SALONS

Ascenseur

Paul

Bouillard

propriétaire

Téléph. 6812

## Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

### LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

### LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

# Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUQUENET

ADMINISTRATEUR : Albert COLIN

ADMINISTRATION :  
4, rue de Berlaimont, 4  
BRUXELLES

Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois  
et se prennent pour un an.

ABONNEMENTS :  
Belgique . . . fr. 25.00  
Etranger . . . . . 30.00

## EMILE BRUNET

L'homme du jour ! N'a-t-il pas, mardi, en faisant ajourner le vote des ordres du jour contre le gouvernement, sauvé le ministère, et n'est-il pas heureux qu'il l'ait sauvé ? La Chambre était nerveuse et surexcitée, une Chambre toute prête à faire les pires bêtises, quitte à se lamenter, après, de les avoir faites. Dans la rue, la mouette volait à ras des toits et l'on avait triplé le service d'ordre du Palais...

A l'heure où nous écrivons ces lignes, nous ne savons pas ce qu'il adviendra du gouvernement, c'est-à-dire si la manœuvre adroite et décidée du président Brunet aura connu le définitif succès. En attendant, retournons-nous vers le passé.

???

Brunet est un homme du Havre. Durant les années de guerre, il a, comme tant d'autres, roulé sur les routes de France, dans les autos de la princesse : il fut ministre dans l'illustre ministère de Sainte-Adresse. Il a eu son cabinet. C'était, il est vrai, un modeste cabinet, composé, en tout et pour tout, si nous avons bonne mémoire, de Louis Piérard. Un seul, et c'est assez...

Mais dans la... dépréciation qu'ont subie tous les hommes du Havre, Brunet a été épargné. Il a gardé toute la popularité, toutes les sympathies dont il jouissait avant la guerre ; il en a même acquis quelques nouvelles.

Pourquoi ?

Parce que, tandis que ses collègues faisaient de la « grrrande politique » ou intriguaient les uns contre les autres, ou préparaient la rentrée en scène de l'activisme, il s'était choisi une tâche modeste, utile, et la remplissait en conscience. Il fut, en fait, durant les années d'épreuves, le ministre des réfugiés.

Ce n'était pas un rôle facile à remplir. Les réfugiés sont, par définition, des gens aigris. Ceux des nôtres qui s'étaient répandus, un peu au hasard, sur tout le territoire de France, ajoutaient, au mauvais caractère spécifiquement belge, les traits de mauvais caractère propres à tous les réfugiés. Ceux à

qui on avait donné un appartement réclamaient une maison ; ceux qui avaient une maison réclamaient un piano. Il y en avait qui étaient furieux parce qu'on les avait logés trop loin de la Taverne Pousset ; des paysans flamands, que l'on avait établis dans des fermes normandes, ne dérangeaient pas parce que, selon les usages du pays, on leur donnait du cidre et non de la bière, de la soupe au lieu de café. De temps en temps, des querelles éclataient à propos de bottes, entre réfugiés et autochtones. Il fallait savoir exiger — mais avec quel tact — que les municipalités, parfois réfractaires, appliquassent les dispositions très libérales prises par le gouvernement de la République. Il fallait concilier, apaiser, calmer, encourager.

C'est ce que fit Brunet. Au moindre incident, il prenait le train, ou l'auto, courant d'un bout à l'autre de la France, chapitrait les uns, morigénait les autres, laissant le calme là où, avant lui, avait régné la tempête.

Il s'occupa tout spécialement des enfants : on se souvient que, grâce à la reine, les innombrables enfants des villages de l'Yser, qui, au commencement de la guerre, erraient dans les cantonnements, les tranchées et les hameaux en ruines, avaient été groupés en colonies, sous la surveillance d'instituteurs et de religieuses, et évacués vers la France. On en logea beaucoup aux environs du Havre, d'autres dans la banlieue de Paris, d'autres plus loin, avec l'assistance précieuse de Mme Carton de Wiart et du sénateur François Empain.

Brunet organisa ces colonies, ces écoles ; il sut subvenir à tout, à leur logement, à leur subsistance, à leur éducation et même à leurs plaisirs. Il fut le papa des petits enfants de l'Yser et, personne mieux que ce vieil anticlérical ne sut gouverner paternellement le peuple de bonnes sœurs, à qui il avait principalement affaire.

Brunet rendit ainsi aux pauvres gens insupportables qu'étaient les réfugiés d'inappréciables services.

Il fut, parmi eux, le grand pourfendeur du Cafard, le grand mainteneur du Patriotisme. Les réfugiés rentrés au pays ne l'ont pas oublié et, ce qui est plus extraordinaire, les parlementaires non plus.

???

Aussi quand, après les élections de novembre, il s'agit de choisir un président à la Chambre, l'union se fit-elle assez facilement sur le nom de ce socialiste modéré et sympathique à la droite. Son aménité, sa loyauté, son éloquence servie par une voix magnifique, sa prestance (qui pourrait lui valoir l'insigne honneur de figurer dans notre concours des plus beaux hommes de Belgique, série des grosses légumes), tout le recommandait au choix de ses collègues. Mais il semble que les parlementaires soient beaucoup plus difficiles encore à gouverner que des réfugiés, des bonnes sœurs et des écoliers. A peine avaient-ils élu leur président, qu'ils s'arrangèrent pour lui faire la vie dure. Jamais on n'a eu une Chambre plus trouble, plus houleuse, plus incertaine et surtout plus intrigante. Il arrive aux ministres eux-mêmes de parler, et surtout d'agir, comme s'ils appartenaient à l'opposition. Ils transportent, sinon devant l'assemblée, du moins dans les couloirs, les âpres et sourdes querelles du conseil. Ce ne sont partout que pièges et chausse-trapes, parmi lesquels le président a grande peine à se débrouiller.

Tout le monde est mécontent; personne ne sait ce qu'il veut. Il y a d'obscures intrigues entre les socialistes internationalistes et les flamingants de la vieille droite. Ces derniers, pas plus que les membres de l'inénarrable frontpartij, ne pardonnent à M. Brunet d'être Wallon et francophile — et tout cela fait que la tâche du président de la Chambre est souvent plus pénible que celle d'un ministre.

???

Ah ! c'est une belle chose que l'union sacrée ! Pendant la guerre, personne ne fut plus loyalement, plus sincèrement, union sacrée que Brunet. C'est du reste une des raisons qui le désignaient à la présidence; mais, depuis la paix, l'union sacrée n'est plus que le masque des ambitions personnelles ou le prétexte des gens qui trouvent que tout est pour le mieux dans le meilleur des régimes, puisqu'ils sont ministres ! Aussi l'union sacrée, dit-on, commence à dégoûter sérieusement Emile Brunet: or, personne n'est plus étroitement enchaîné à l'union sacrée que le président.

Et voilà pourquoi il arrive au plus doux, au plus aimable, au plus amène de nos hommes politiques d'être parfois un peu nerveux.

Peut-être que ce qu'il eût fallu à cette Chambre rosse, c'eût été un président rosse !

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.

## Un referendum artistique

(Suite.)

Quels sont les six peintres belges dont la maîtrise s'est le mieux affirmée entre 1830 et 1900 ?

### M. Paul Leduc

Degroux. — De Braekeleer. — A. Stevens. — Th. Verstraeten. — Leys. — A. Bourlard.

### M. G.-S. Van Strydonck

Baron Leys. — De Braekeleer. — A. Stevens. — J. Stevens. — Boulenger. — Dewinne. — de Knyff. — A. Verwée.

### M. Bastien

Ma préférence va aux méconnus, aux mal connus, aux maltraités : Rops, Degreef, Vogels si imparfaitement représentés en regard de l'espace que tiennent les machines de Verlat, Mols et Nicaise de Keyser, pour n'en citer que quelques-uns ! Quoi qu'on fasse, ceux-ci iront rejoindre les vieilles lunes pendant que des maîtres comme Artan, Boulenger et De Braekeleer — puisque vous ne m'en permettez que six — seront en train de rire les derniers en Paradis !

Les deux Stevens, Leys et Stobbaerts sont si incontestables, que leur gloire se passera bien de ma pourtant très profonde salutation.

En passant, je trouve que cette exposition, malgré l'état-major formidable du catalogue, est mal organisée, mal éclairée et, comme toujours, terriblement aversoise.

### M. Rassenfosse

F. Rops. — H. De Braekeleer. — Alf. Stevens. — Jean Stobbaerts. — Henri Leys. — Const. Meunier.

### M. A.-J. Heymans

Pour ne nommer que six peintres belges, alors qu'il y en a beaucoup plus qui peuvent être classés au premier rang, je vous citerai :

Henri De Braekeleer. — Louis Artan. — Hippolyte Boulenger. — Théodore Verstraeten. — Jan Stobbaerts. — Joseph Stevens. — Edouard Agneessens.

### M. James Thiriar

Leys. — Alfred Stevens. — De Braekeleer. — Claus. — E. Wauters. — Courtens.

### M. Anto Carte

Pourquoi Pas ? joue aux gens un bien mauvais tour en leur posant une semblable question ! Il est difficile, pour ceux de ma génération, d'avoir à désigner ces six maîtres.

Je crois que la principale cause de ceci réside en ce que la plupart des œuvres peintes de 1830 à 1900 « datent » déjà pour nous et que beaucoup sont hors de notre jugement. Ou nous en sommes encore trop près, ou trop loin.

Nous cherchons à résoudre des problèmes que cette époque semble avoir ignorés, à de rares exceptions près : le caractère, le style et, surtout, la simplicité. Nous sommes à ce point passionnés qu'il se produit en notre jugement presque une déformation et qu'il nous arrive de ne plus comprendre... mettons, un De Braekeleer. — C'est ainsi ! — Un de mes amis, très artiste, un de nos meilleurs peintres, que j'accompagnais à l'exposition rétrospective d'Anvers, me disait, en me tirant par le bras :

« Allons revoir le petit nu d'Evenepoel, ça vaudra mieux que ces images ».

Ces « images »... c'étaient les œuvres de De Braekeleer !

Ceci vous expliquera pourquoi, pour être sincère et dire simplement ceux qui, « à mon humble avis », m'ont le plus ému, je cite : *Leys*, n'eût-il peint que cette petite merveille « Les apprêts du festin ». — *A. Stevens*, celui du « Sphynx parisien ». — *J. Stevens*, qui sut peindre ces beaux noirs sur ces si beaux blancs. — le pathétique *Degroux*. — *De Greef*, si simplement et si grandement paysagiste, et *Evenepoel*, qui, s'il eût vécu, aurait peut-être été le maître de ce temps-là.

Et puis, *Pourquoi Pas ?* fait justement remarquer que l'avenir dira en dernier ressort le bien fondé du referendum.

**M. Taelmans**

Henri Leys. — Alfred Stevens. — Eugène Smits. — Joseph Stevens. — Henri De Braekeleer. — Alfred Verwée.

Je voudrais pouvoir y ajouter H. Boulenger.

**M. Amédée Lynen**

A la question que vous me posez : « Quels sont... etc. », je crois comprendre que vous entendez par là ceux qui ont fait sinon école, ont eu de l'influence sur la génération suivante.

En ce cas, voici mon avis :

L. Gallait. — H. Leys. — Alf. Stevens. — H. Boulenger. — F. Courtens. — C. Meunier.

Je regrette de devoir laisser dans ma plume plusieurs peintres glorieux, dont les œuvres, exposées actuellement à Anvers, prouvent que l'art belge (à part l'art décoratif et l'illustration) n'a pas à jalouser celui du voisin.

**M. Merkaert**

Les deux Stevens. — De Braekeleer. — Verwée. — Heymans. — Boulenger.

D'autres encore, mais puisqu'il faut numéroter...

**M. James Ensor**

« Quels sont les six peintres belges dont la maîtrise s'est le mieux affirmée, entre 1830 et 1900 ? » C'est là une question grave, demandant grosse réponse, aiguës d'imprévu.

Le prodigieux David disait aux rapins et aux suiveurs de son école : « N'est pas boucher qui veut. »

Mais j'entends répondre au référendum en citant d'abord maître F. Simonau, peintre admirable, précurseur incontesté de nos grands coloristes, tels Louis Dubois, Charles Degroux, etc., etc. De lui, au musée de Bruxelles, un portrait d'homme, pur chef-d'œuvre. Encore, en première ligne, l'excellent père Navez, jadis tant dénigré. Je loue sans réserves son *Groupe de la famille de Hemptinne*, joyau du musée de Bruxelles, peinture candide, aréolée de grâce ingénue. Admirons ce grand maître. Les réactionnaires de demain sauront l'honorer et le défendre inlassablement.

Puis, Jean Portaels, l'éducateur de nos beaux peintres modernes, artiste d'exception, maître absorbeur, flairéur constant des féminités parfumées et de mollesse charmantes. L'œuvre marquante du peintre des flirts passionnés et des tendresses élégantes des filles de Loth et de

Sion, *Une loge au théâtre de Pesth*, demeure sympathique en dépit des années.

Léon Philippet, coloriste acide, virtuose brutal, un tantinet précurseur de quelques gros peintres avancés ; peintre incomplet, corsé d'apreté.

En P. Pantazis, gréco-belge, mais bien nôtre, je salue sans arrière-pensée le poète subtil des finesses perlées d'opales irisées.

Enfin, Verdyen, le père méconnu de nos luministes notoires ; peintre antivulgaire, infiniment charmeur.

Hélas ! trois fois hélas !!! suprême injustice ! les organisateurs de l'exposition rétrospective des chefs-d'œuvre de l'école belge n'ont pas songé aux beaux peintres en question : noire ingratitude ou oubli impardonnable, légèreté lourde ou imprévoyance insigne ! Protestons sans répit ! Condamnons les complaisances débridées, tout comme les sévérités outrées.

Et j'étais à nouveau au groin sensible de certains croquants ma vieille devise : « toujours jeune » cette fois doublement poivrée ou moutardée d'ironie, et je clame et reclame : « Ses suffisances matamoïresques appellent la finale crevaillon grenouillère ! et hurrah ! pour Simonau, Navez, Portaels, Philippet, Pantazis et Verdyen, les six grands peintres méconnus ! »

P. S. — J'aimerais, pour former la douzaine classique, ajouter le grand Wiertz et certains coloristes somptueux, les perles de notre école : Louis Dubois, Eugène Smits, H. Boulenger, Ch. Degroux, H. De Braekeleer ou H. Leys, Jan Stobbaerts, Artan, Rops, Huberti, Dewinne, peintres heureux, marqués de vaillance et de belle envergure.

**M. Emile Claus**

Mes préférences sont :

Henri De Braekeleer. — Leys. — Alfred Stevens. — Alfred Verwée. — Jan Stobbaerts. — Charles Degroux.

Très malheureux de devoir limiter ces six noms et de ne pouvoir ajouter :

Joseph Stevens, Rops, Hippolyte Boulenger, Constantin Meunier, Artan, Eugène Smits et Louis Delbeke.

**M. René Janssens**

Six peintres ! Rien que six, pour condenser en une liste glorieuse l'épanouissement merveilleux de l'école belge entre 1830 et 1900 ! Ce chiffre serait peut-être suffisant pour désigner ceux de nos maîtres dont la réputation est parvenue, pendant cette période, à franchir la frontière ; mais comment écarter sans injustice, sans flagrante lacune, voire sans ingratitude, tant de noms qui rayonnent dans nos cœurs ! Votre referendum montrera les préférences personnelles de chacun des artistes consultés ; il ne peut aboutir à fixer un palmarès.

Je tiens à vous répondre pourtant. Si, filleul vieilli de quelque fée généreuse, il m'était donné de choisir six tableaux de maîtres pour orner ma retraite, je voudrais un *Leys*, un *Alf. Stevens*, un *De Braekeleer*, un *H. Boulenger*, un *Eug. Smits* et un *L. Frédéric*. Mais, à défaut de ceux-là, je ne serais ni embarrassé ni déçu, s'il m'en fallait désigner d'autres...

La fin au prochain numéro, avec un article de conclusion.

**A. DEHEUVEL** 42, rue de la Régence  
— BRUXELLES —  
TABLEAUX - MEUBLES - SIÈGES - OBJETS ANCIENS  
VENTE - ACHAT - EXPERTISES - RESTAURATIONS

## Les Miettes



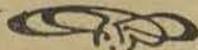
## de la Semaine

### Les coulisses du ministère

Au moment où nous écrivons ces lignes, on pense que tout s'arrangera, et que les naufrageurs qui tournent autour du ministère en poussant le cri de la mouette en seront pour leur courte honte. Comme on ne sait pas par quoi le remplacer, il est probable que l'on finira par conserver le cabinet Delacroix tel qu'il est.

Aussi bien le péril du ministère est-il moins externe qu'intérieur, si l'on peut ainsi dire. Les querelles intestines qui le travaillent ne sont plus un mystère pour personne. Outre les divergences d'opinions, qui sont profondes sur presque toutes les questions, il y a des oppositions de caractères qui s'accroissent de jour en jour. M. Jaspas marche sur toutes les plates-bandes, empiète sur tous les domaines et joue au grand maître, ce qui a le don d'exaspérer M. Hymans. L'inénarrable Pouillet, dès qu'on ne fait pas ses quatre volontés, menace — oh ! à mots couverts... — de déchaîner les hordes flamingantes. Destree ne se prive pas de blaguer, quand ça lui chante, la solidarité ministérielle, et Vandervelde, qui ne veut rien entendre, n'agit qu'à sa tête et coiffe notre Thémis nationale du plus majestueux des bonnets rouges.

Ajoutez à cela que l'entourage masculin et féminin de chaque ministre s'ingénie à jeter de l'huile sur le feu. Au ministère des affaires étrangères, on claboude sur le « genre artiste » du ministère des sciences et des arts ; à la justice, on dédaigne la petitesse d'esprit de tel autre département — et, comme il ne manque pas d'officieux pour colporter, d'un hôtel à l'autre, tous les petits potins et tous les propos, il arrive aux chers collègues de se regarder de travers durant le conseil. Quant à M. Delacroix, il plane, il apaise, il arrange, il concilie, avec l'aide de Paul-Emile Janson, qui le défend d'autant mieux qu'il se souvient de l'avoir inventé jadis à Lophem.



### Pour nous défendre

*L'Opinion*, qui est un périodique sérieux et modéré, annonce qu'un véritable complot des gros banquiers de New-York, de Londres, d'Amsterdam et de Paris, a organisé la hausse des changes, laquelle aura une répercussion inévitable sur le prix de la vie.

Qu'y faire ? Les gouvernements sont impuissants.

« Savez-vous ce que ferait le bon dictateur dont les peuples, dangereusement, se sont pris à rêver depuis que les choses vont de mal en pis ?

— Non.

— Il se saisirait de deux ou trois gros banquiers, au hasard, et il les pendrait haut et court, pour apprendre aux autres à réfléchir. C'est le moyen qu'on employait sous l'ancien régime : Marigny, Fouquet...

— C'est du bolchevisme !

— N'oubliez pas que le peuple russe y est tombé, dans le bolchevisme, quand il a constaté que son gouvernement était vraiment incapable de le défendre contre les banquiers, les traitres, les Raspoutines et tous les profiteurs de la guerre. »

### Le banquet franco-belge

On a tout dit sur ce banquet du 20 juillet : sur sa mise en train actionnée par le bataillon intrépide de propagandistes que commande le général José Hennebicq ; sur son organisation réglée par le modeste, avisé et infatigable secrétaire de la *Ligue des Patriotes*, M. F. Larcier ; sur le service parfaitement ordonné par M. Frison, de la *Taverne Royale*.

Pour les journalistes — qui n'assistent plus, depuis quelque temps, à un banquet à ministres, sans la crainte d'entendre Son Excellence dire des bêtises au dessert —, la joie fut sans mélange d'écouter l'éloquence précise, les phrases harmonieusement balancées de Paul-Emile Janson : le ministre de la défense nationale sut dire tout ce qu'il fallait dire et rien que ce qu'il fallait dire ; — la parole sonore et convaincue de M. José Hennebicq —, le net et cordial toast du général Jacques —, l'aimable et correcte harangue de l'attaché militaire français, général Serot Almeyras-Latour —, la parole fougueuse du député de la Charente, M. Tetlinger.

Quand un des orateurs coutumiers des réunions franco-belges aura compris qu'il est presque indécent d'entamer, à 10 h. 1/2 du soir, un laïus qui répète, pendant quarante minutes d'horloge, ce que des orateurs bien plus autorisés avaient mis cinq ou dix minutes à exprimer, les banquets de la *Ligue des Patriotes* seront parfaits.

Toutes les  
Personnalités politiques,  
le Monde et la Finance  
se rencontrent  
tous les soirs au

**"CARLTON"**  
RESTAURANT

PORTE DE NAMUR

NOTRE  
MONTMARTRE NATIONAL Tout premier ordre

### L'alibi

Parmi les négociateurs du traité de Versailles, MM. Tardieu et Loucheur ont, du moins, le mérite de montrer qu'ils ont de l'estomac. Tout va mal. « C'est la faute, disent-ils, à nos successeurs, qui ne savent ni interpréter ni faire exécuter notre traité. Si l'on nous avait laissés à notre place, vous auriez vu ce que nous en aurions fait, de notre traité ! »

Mais ils sont à peu près seuls à montrer ce courage. La plupart des responsables du traité de Versailles s'empressent de se défilier et de chercher un alibi.

Le plus habile est, sans contredit, M. Poincaré, qui, depuis qu'il est devenu journaliste, se distingue parmi les plus âpres critiques de l'œuvre de son ancien gouvernement. On dirait qu'il n'y est absolument pour rien.

Mais M. Louis Marin — qui, lui, ayant voté contre le traité, a vraiment le droit de le critiquer, et qui vient de

publier, avec de précieux commentaires, le remarquable discours qui justifia son vote, — fait remarquer à M. Poincaré, non sans rudesse, qu'il y est tout de même pour quelque chose.

Quand on voit la vérité, écrit-il, il faut encore la dire et la dire à temps !

La dire à temps ! J'y songe en lisant dans la « Revue des Deux Mondes » un article qu'on attribue à l'ancien président de la République. Il doit y avoir confusion et homonymie : critiquer quand le mal est complet et qu'on est descendu des responsabilités du pouvoir, n'est légitime que si l'on n'a pas assisté aux événements ou si l'on était impuissant.

Or, quoi qu'en aient dit les présidents timorés heureux de se réfugier derrière de soi-disant traditions d'indolence, un président de la République française a tous les pouvoirs constitutionnels pour agir et, surtout, une autorité morale immense pour parler, pour permettre aux autres d'agir et montrer qu'en certains cas les paroles ont des effets pareils aux actes.

Monsieur Poincaré, on ne vous l'envoie pas dire ! Votre alibi ne vaut rien. Il vaudrait peut-être mieux avouer franchement que le Tigre vous faisait peur.



## P. F.

Le triumvirat du théâtre de la Monnaie, institué après l'armistice, a perdu, en novembre 1919, celui qui contribuait le plus à lui donner, auprès des artistes, son lustre et son prestige.

Paul Spaak remplace notre ami, à jamais regretté, Maurice Kufferath : Bravo ! Nous ne connaissons personne qui, mieux que Spaak, pouvait occuper le troisième fauteuil : nous sommes certains d'« un loyal effort d'art ».

## La Buick 6 cylindres

Examinez attentivement son moteur, soupapes en tête, son équipement électrique, son pont-arrière, ses ressorts « cantilever », le fini de sa construction, et vous comprendrez son succès auprès des connaisseurs belges.

## Métier ? Art ? Profession ?

Qu'est ce que la littérature ? un art ? un métier ? une profession ? Sous quelle étiquette sociale rangez-vous l'écrivain ? Jusqu'ici lui se souciait peu de l'étiquette, et l'opinion public le classait en dehors, sinon parmi les déclassés, au moins parmi les inclassés. En ces temps de syndicats et de groupements corporatifs, la chose devient d'importance, spécialement à Paris, où les lois récentes sur les loyers défendent différemment les gens selon qu'ils ont un commerce, exercent une industrie, ou une profession, qui attire la clientèle à lieu fixe.

Tout cela est fort illustré par les démêlés d'Eugène Montfort avec sa propriétaire... Montfort excipe, pour ne pas vider les lieux, d'une bibliothèque massive et riche ; un avocat goguenard lui répond que ses outils professionnels ne sont qu'un porte-plume et quelques feuilles de papier.

De fait, en ces derniers temps, Montfort vient de nous donner deux livres totalement différents d'atmosphère et de couleur, l'un nous relate des faits qui se passent à Marseille, l'autre des faits qui se passent à l'île de Houat (près Belle-Isle, Morbihan), tous deux de haute valeur, avec ce goût du vécu si intense dans l'œuvre de Montfort,

un des maîtres d'aujourd'hui... Mais en fin de compte, ces livres plaident plutôt pour la propriété...

Montfort a une tranchée de soutien. Il s'y reporte. Il est directeur de la revue *Les Marges*. Comme tel il paraît inattaquable. Le voilà commerçant. Mais nous ne saurons pas encore quelle étiquette il faut coller au dos du littéraire.



## Les géants de la route

Les Belges ont triomphé ; devant eux les Français n'ont « pas existé »... Le style lyrique des « sportifs » relatant les péripéties et la fin du Tour de France a des épithètes plus corsées que celles qu'on adressa aux soldats de l'Yser...

La conclusion est qu'il y a en Belgique des coureurs cyclistes de belle force... Mais, en citant leurs exploits, on aimerait qu'on nous dit quels furent leurs exploits pendant la guerre. C'est en France une habitude qui s'est imposée fort naturellement, correspondant à un désir de l'opinion publique : tout possesseur d'une paire de cuisses ou de biceps sensationnels qui entre en scène a le plaisir de s'entendre rappeler ce qu'il fit aux Eparges, au Four de Paris, à l'Hartmannsweilerkopf. On ne doit pas refuser ce petit supplément de laurier à nos coureurs cyclistes.

Cela vaudrait mieux que ces qualificatifs idiots : roi de la route, lion des Flandres, démon anversois, géant des Flandres, qui sont comiques autant que boursouflés...

— Géant ? Quel géant ? demande M. Prudhomme.

— Le j'ai envie de... répond gavroche, qui heureusement ne finit pas sa phrase.



## Il y a pape et pape

On peut discuter avec sang-froid et impartialité de la tenue de Benoît XV pendant la guerre. La situation de ce pontife — qui, manifestement, crut à la victoire finale allemande — était difficile. Le cardinal Mercier a fait à ce sujet un beau plaidoyer qu'il faut entendre, ne fût-ce que par respect et reconnaissance pour l'avocat.

Ce qu'on peut dire de plus net — sans faire intervenir les questions spirituelles — c'est qu'un homme chargé d'intérêts internationaux était bien empêché de prendre parti parmi les nations, n'ayant pas de patrie lui-même, et se trouvant tenu à défendre les droits de patries contradictoires.

Seulement, la réflexion nous dit que Benoît XV ne doit pas être le premier pape qui se soit trouvé aux prises avec ces difficultés ; elles doivent être fréquentes sinon courantes dans une carrière pontificale. Comment ont-elles été résolues jadis ?

Nous n'avons pas le temps de faire des recherches, mais le hasard des lectures nous fait connaître une *Histoire générale de l'Eglise*, tome VIII, par Fernand Muret, professeur au séminaire Saint-Sulpice. On y lit que Pie IX avait une spontanéité et des indignations — qui nous le rendent bien sympathique.

L'empereur de Russie opprimant cruellement la Pologne, Pie IX s'emporte et lui jette cette apostrophe :

« Non ! je ne veux pas être forcé de m'écrier, un jour, vis-à-vis du juge éternel : *Vae mihi quia tacui*, malheur à moi parce que je me suis tu ! Le sang des faibles et des innocents crie vengeance ! »

De quoi nous pouvons conclure que Pie IX ne comprenait pas, comme Benoît XV, les devoirs de sa charge et qu'éventuellement il eût poussé un cri d'indignation devant l'oppression de la Belgique.



### Paris-Bruxelles

Quand on va de Bruxelles à Paris, on est stupéfait et un peu déçu de voir l'affluence formidable d'étrangers qu'il y a à Paris — et qu'il n'y a pas à Bruxelles.

C'est une naïveté que nous n'avons pas de dire que Bruxelles a un pouvoir d'attraction égal à celui de Paris ; tout de même, quoique moindre, ce pouvoir existe ou doit exister.

Paris est actuellement une Cosmopolis formidable et on songe avec admiration que tous ces barbares qui emplissent la nouvelle Athènes y apportent de leur bel argent (en papier, mais ça ne fait rien).

Le bilan de cette année sera surprenant.

Mais, enfin, ces étrangers, après avoir épuisé Paris, cherchent autre chose avant de regagner leurs fjords, leurs courses de taureaux ou leurs abattoirs de cochons.

Ils vont à la Loire, en Bretagne, aux Vosges. Pourquoi pas à la Meuse, à Bruges, à Bruxelles, dans les Ardennes ? Ils viennent, mais, vraiment, en trop petit nombre.

Que Léopold II était donc un homme d'affaires clairvoyant qui voulait joindre Bruxelles à Paris par un chemin de fer électrique qui eût mis les deux villes à moins de trois heures l'une de l'autre !



### L'âme et le quartier de veau

On voudrait trouver des mots vengeurs, cuisants, blessants pour dire ceci...

Rouen vit brûler Jeanne d'Arc. Elle s'en attrista peut-être ; mais, depuis, cet événement lui rapporta de la notoriété et des touristes. Rouen — on est pratique en Normandie — éleva des monuments à Jeanne d'Arc : excellente réclame.

Quelqu'un s'avisait de rechercher l'endroit précis où était morte l'héroïne. Ce ne fut pas difficile à trouver, et on encastra dans le pavé une pierre où est gravé le nom surhumain... Oui mais, ce n'est qu'une pierre au coin des Halles, d'un marché couvert qui sent la bidoche et l'urine... Il s'imposait de renverser ce fangeux édifice. On n'en fit rien, cela eût coûté cher. Et les couronnes commémoratives, les palmes, que des pèlerins portent plus volontiers au lieu triomphal et funèbre qu'aux

sculptures ampoulées et médiocres, sont accrochées au mur du marché... A ce même mur sont accrochées des viandes de boucherie.

Ce qui fait que, quand les Anglais tinrent aux dernières fêtes à défilé en armes devant le lieu où mourut la victime, ils présentèrent les armes et au souvenir de Jeanne et à un quartier de veau.

Rouen exagère vraiment. Et puisque Jeanne d'Arc est sainte maintenant, la chrétienté tout entière devrait souscrire pour éviter ce partage d'un mur entre une âme et un veau.



### Triptyque brugeois

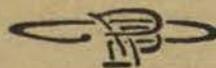
Trois dates :

Le théâtre représente la façade d'un grand bâtiment rouge : c'est le Patronage de Sainte-W., à Bruges.

Le 2 mai. — Procession paroissiale : La façade se décore d'une dizaine de drapeaux belges écussonnés aux couleurs flamandes ; grand drapeau flamand avec lion noir.

11 juillet. — *Storm op zee!*... Le drapeau au grand lion flotte seul à la façade.

21 juillet. — Fête nationale... Rien de rien !...



### Sur M<sup>me</sup> Wilson

Depuis la maladie de son mari, M<sup>me</sup> Wilson n'exerce plus le pouvoir occulte et dictatorial dont elle disposait pendant la guerre. Bientôt, elle ne sera même plus la Présidente. Pourtant ses mots appartiennent à l'histoire, à la petite histoire.

On sait qu'elle ne fut pas élevée sur les genoux d'une princesse. Son origine est obscure... Mais son passé, « naturellement », ne l'empêche pas de jouer à la souveraine. Lors de la visite qu'elle fit en Angleterre avec son mari, elle demanda tout de go à la reine ce qu'elle pensait de la liberté des mers.

Le reine, cette fois, eut de l'esprit : « Vous allez me trouver bien prude, répondit-elle, mais je réproouve le mélange des sexes en cette matière : je ne suis pas favorable au *mixed bathing* ».

Cela rappelle la jolie réponse que Louis XV fit au peintre Latour qui, s'enhardissant à parler politique devant le roi, lui avait dit que la France n'avait point de marine.

« Et Vernet ? », répondit Louis XV.

L'art de remettre poliment les gens à leur place est l'essentiel du métier de roi.

### Ind Coope & Co.

Stout et Palé Ale, les meilleurs.

### Méfiez-vous. — Past op

Des gens naïfs quittent la Belgique avec quelque monnaie belge pour un voyage en France, pays honnête, pays ami... Ils savent que les règles du parfait savoir-vivre financier régissent simultanément la France et la Belgique. Un de nos amis échoua ainsi, naïf et confiant, dans un patelin normand, joliment dénommé les Andelys.

Après quelques jours, lui advint le désir — et le besoin — de changer en monnaie française quelque mille francs belges.

Machinalement, il regarda le cours du change sur Bruxelles, et vit : 107 ; cela lui promettait un petit bénéfice appréciable.

Il frappa à l'huis d'une maison d'apparence sérieuse, où, en lettres d'or sur fond de marbre noir, on lisait : *Société générale pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie en France*. Il y trouva, dans une cage grillée, étiquetée *Caisse*, un monsieur à qui il tendit les images de Montald — et qui lui restitua mille francs français, illustrés par Luc-Olivier Merson.

« Mais, dit notre ami, et le change ? »

Avec la noblesse d'attitude du signor Falsacappa, le caissier répondit :

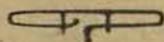
« Nous payons au pair... »

— Ah ! Et le bénéfice de l'opération, où va-t-il ?... Si c'est à la France, j'acquiesce. »

Le caissier fit un geste évasif qui signifiait :

« Cela n'a aucune importance. »

Nous conseillons à nos lecteurs qui pèlerineraient dans d'aussi dangereux parages, d'emporter un tromblon.



### Une affaire qui n'est pas sans suite

Une indiscretion nous permet de reproduire le texte d'une lettre que Mgr Mercier a trouvée dans son courrier avant-hier. Devons-nous reproduire ? Pourquoi pas ? En matière d'histoire, l'indiscretion s'impose :

*Monsieur,*

*Une aventure, unique dans la vie d'un bibliophile, m'a mis, comme je flânais sur les quais de Paris, furetant dans la boîte du bouquiniste, en possession d'un exemplaire du dernier ouvrage de votre éminence. Cet exemplaire offre cette spécialité de porter cette dédicace de votre main : « A M. Paul Deschanel. »*

*Le fait s'est ébruité et les amateurs d'une pièce aussi rare m'en ont offert un prix, que j'eusse rougi d'accepter si je n'avais eu l'intention de vous le transmettre.*

*C'est une manière de prix littéraire assurément peu banal et dont l'amour-propre d'un écrivain, fût-il prélat, ne peut avoir à souffrir.*

*Daignez, monseigneur, trouver sous ce pli, en un chèque, la somme de... francs, à destination de l'œuvre. — elle ne peut être que bonne — à laquelle il plaira à Votre Éminence de la consacrer.*

*Je la prie de daigner agréer, en même temps avec mes sentiments de grande admiration, ceux de mon profond respect.*

X..., député.

→ TAVERNE ROYALE. BRUXELLES. ←  
TELEPHONE 7890  
THE — VINS BORDEAU ET BOURGOGNE  
—: PORTO - CHAMPAGNES, etc. —:

### La gaffe

Rien n'est plus dangereux pour les étrangers que de croire trop tôt qu'ils ont acquis le ton « bien parisien ». La désinvolture d'un Jean Cocteau ou d'un Marcel Boulenger demande une certaine information, beaucoup de tact et pas mal de prudence.

Un certain chroniqueur, mettons... tchéco-slovaque, qui évolue un peu lourdement dans les salons parisiens, l'apprit l'autre jour à ses dépens.

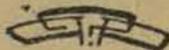
Il était reçu pour la première fois chez une femme de lettres où, devant une nombreuse assemblée, on célèbre chaque semaine un poète. La maîtresse du lieu est aimable, onctueuse, accueillante, de sorte que l'assistance chez elle est parfois un peu mêlée. Notre étranger s'y trouva parfaitement dépaysé. Il eut l'imprudence de confier à son plus proche voisin — lequel avait l'air de s'ennuyer autant que lui — ses impressions sur les mœurs de la dame dont il contemplait les évolutions...

« Moi je la trouve charmante, répondit l'autre. »

— Oh ! vous, vous devez certainement coucher avec elle.

— Certainement, Monsieur, tous les soirs : c'est ma femme. »

Et, d'un pas majestueux, le voisin s'en fut, en réfléchissant peut-être aux inconvénients qu'il y a à avoir une femme dont le pseudonyme est plus connu que le nom.



### Post coïtum

*Du Thyrsé :*

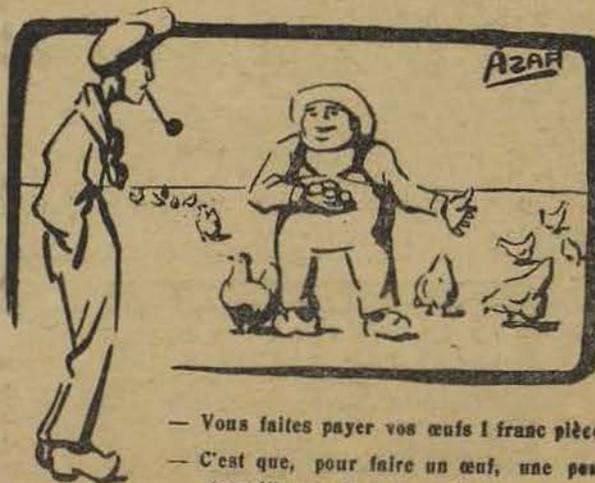
« Pourquoi Pas ? » a publié des traductions libres du latin, une entre autres parut dans ses colonnes il y a une dizaine d'années : *Post coïtum animal triste*. (Le commis des postes est un animal triste.) Que P. P. ? sache l'application qui fut faite de sa traduction : il l'ignore certainement.

« A l'Administration des postes la question du signalement joue un grand rôle dans la carrière. Aussi, on tâche à se montrer sévère ; les agents proposés pour un avancement au grand choix ne sont reconnus dignes de cette faveur que s'ils satisfont à un examen comportant une rédaction sur une question d'ordre général. A l'un de ces examens, un candidat voulant prouver que ses collègues étaient malheureux, produisit cet argument :

« D'ailleurs, un philosophe l'a dit : « Le commis des postes est un animal triste. »

« Malheureux ! s'il s'en était tenu à la citation latine, il eût été classé bon premier. Néanmoins, il fut proclamé grand choix ; la traduction de P. P. ? avait — c'est le cas, ou jamais, de le dire — passé comme une lettre à la poste ! »

### SALAIRES



## La prime aïeule des Hohenzollern

A l'occasion du suicide de Joachim de Hohenzollern, des journaux ont rappelé la légende de la Dame blanche. De nombreuses autres histoires merveilleuses circulent sur le compte de la tragique famille.

En voici une dont Henri Heine s'est fait l'écho et qui a trait à l'origine même de la race. Traduisons littéralement :

### LEGENDE DU CHATEAU

A Berlin, au vieux château, une sculpture dans la pierre représente une femme et un étalon se délectant à la mode de Sodome.

Et cette dame, à ce que l'on assure, devint l'illustre mère de notre race princière. Vraiment, la graine n'a pas dégénéré.

Car, en vérité, ils n'ont tous tenu que très peu de la nature humaine, nos rois de Prusse, et sur chacun d'eux on relève l'empreinte du cheval.

Leur langage commun, leur rire qui n'est qu'un hennissement, leur mentalité d'écurie, leur façon grossière de manger, tout, chez eux, traduit l'animal.

Toi seul, dernier rejeton de cette race, tu penses et tu sens comme un homme ; tu as un vrai cœur de chrétien et tu n'es pas... un étalon !

Le Hohenzollern exceptionnel visé par Heine est Frédéric-Guillaume III. Après lui, les choses sont rentrées dans l'ordre, la nature a repris ses droits et, dans le Kron-prince, les vertus ancestrales de la lignée se sont épanouies à leur apogée.

La pièce de Heine fait partie des *Neue Gedichte* (*Zeitgedichte*), édition 1856. On la chercherait en vain dans les éditions récentes des œuvres, même complètes, du poète. Guillaume II lui-même en a interdit la reproduction.

Ce geste de palefrenier est excusable.



## Les Zeep causent

— Je me suis guérie de maux d'estomac par un curetage de raisins.

— Quand je suis à la mer, je respire bien fort par mon nez pour avoir beaucoup d'air dans tous mes poumons.

— Cette chorale n'est pas mauvaise, mais elle manque d'homogène.

— Le béton armé, ça est un chic métal !

— Je suis fatigué de marcher, j'ai mal à la planche de mes pieds.

— Il ne sait pas ce qu'il veut, il donne des ordres et des désordres tout le temps.

— Il surmenage son personnel.

— Oùsque cela va nous aboutir ?

— Il faut croire qu'ils sont en contradictoire.

— Son frère a été croupion dans une maison de jeux.

— Je me suis aperçu en refaisant l'addition que j'avais commis une erreur à mon détritus.

**BAIN ROMAIN**  
 SAVON DE TOILETTE  
 POUR ÉPIDERMES SENSIBLES  
 SAVONNERIES LEVER FRÈRES S. A. FDBEST

## Annonces et avis

Avis du à La Louvière (rue de La Croÿère) :  
 VELO POUR HOMME EN BON ETAT.

???

D'un journal bruxellois :

ON DEM. femme à journée propre de 7 1/2 à 4 h. Se présenter le matin, rue Franklin, Bruxelles.

???

Du Soir, du 4 juillet :

PERDU 1 bottine de dame en daim brun. Rapp. contre récompense, M<sup>me</sup> J..., rue d'Alost.

???

Avis (tramway n° 4, à Liège) :

DEFENSE DE FUMER ET DE CRACHER  
 SUR LE PLANCHER.

Faut-il comprendre qu'il est permis de fumer et de cracher à l'intérieur de ce tramway, pourvu que ce ne soit pas sur le plancher ?



## L'irréductible commerçant

Un de nos amis demande par écrit des renseignements commerciaux à la maison L. Gevaert and C<sup>o</sup>, « photographische produkten », à Oude-God (Vieux-Dieu) — c'est ainsi que la maison est annoncée dans l'*Indicateur officiel des Téléphones*.

La lettre écrite par notre ami lui est retournée par courrier avec cette inscription en travers : *Alle brieven, rekeningen en zoo voorts in Vlaamsch, a. u. b.*

Avis aux photographes « franskillons » qui auraient besoin de « photographische produkten ».

???

Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles.

## Le père d'Arlon

On peut dire que la ville d'Arlon tout entière est acquise à l'alliance franco-belge. On y a célébré le 14 juillet, avec un éclat tout particulier. Le 18, on a transféré, avec une infinie piété, du cimetière de la ville à l'ossuaire de Rossignol, les corps des 117 habitants de ce village, qui furent fusillés à Arlon par les Boches en 1914. — On va y édifier, à la mémoire des soldats français tombés sur les champs de bataille du Luxembourg belge, un coq de bronze, de Jean Gaspar, frère de celui de Jemappes, que les Boches détruisirent. Arlon, du reste, a, depuis l'armistice, reçu la visite de Français notoires : le général de Castelneau, le général Messimy, d'autres encore. C'est devenu un des lieux sacrés de la fraternité franco-belge.

Il n'en fut pas toujours ainsi.

Arlon jadis, jolie ville de province un peu endormie, entretenait les meilleures relations avec ses voisins de par delà Messancy, mais elle n'était pas particulièrement francophile. A quoi donc attribuer ce courant nouveau ?

A l'origine de tous ces mouvements d'opinions, il y a toujours un homme, un éveillé, un coordonnateur des sentiments épars et confus.

L'éveilleur de la francophilie arlonaise, c'est M. Camille Cerf.

Parisien très répandu dans les milieux politiques et financiers, M. Camille Cerf est originaire d'Arlon, et il n'a pas oublié son petit pays. Il a voulu l'associer à sa fortune. Pas une société arlonaise qu'il ne patronne; pas un Arlonais de passage à Paris qu'il ne reçoive royalement. Gastronomes éminents aussi bien qu'Arlonais fidèles, on ne sait pas au juste s'il est plus fier de son titre de président du *Club des Cents* que de celui de président de la *Jeunesse arlonaise*.

Chaque année, plusieurs fois par année, on voit réapparaître à Arlon son auto. Il prend ses quartiers à l'*Hôtel Beau Site*, y tient table ouverte...

C'est donc le roi d'Arlon? disent les envieux. — Il n'ambitionne pas un tel titre. Le roi, non — il est bon républicain, étant des intimes de Clemenceau; le père, oui. C'est, dans tous les cas, le promoteur du monument français que l'on va élever dans la ville en souvenir de la douloureuse fraternité d'armes de 1914.

Saluons ce bon ouvrier de l'alliance nécessaire.



### Hymne au goûter

Du carnet, où une jeune fille bruxelloise consigne ses impressions, ces lignes indiscrètement copiées par une amie :

Le goûter!.. Il n'a point de règles ni même d'heure fixe. Il est varié, léger, fantaisiste, poétique.

« Five-o'clock tea. » Belles madames parées, assises autour d'incommodes petites tables, la tasse en équilibre sur les genoux et grignotant des choses suaves avec une lenteur de bon ton et disant des choses si éthérées, si angéliques, si distinguées... Ça, c'est pour les salons chic!

Goûter chez le pâtissier, non moins chic. Regards aigus, conflits du haut et du bas de la ville, gâteaux chaque jour, hélas! plus petits et plus chers!

« Five-o'clock » savant, entre amies plus intimes. Sandwichs substantiels et subtilement composés, galettes salées, madère choisi, petits fours au mérite fait d'originalité, et vous, tartes bourgeoises à l'aspect bonasse, mais pleines d'esprit sous votre rustique enveloppe... Thé couleur de laque, petits services d'argenterie si fins, indispensables babioles!..

Ah! je vous préfère encore le « café de quatre heures », fumant dans de grandes tasses et dont le parfum se confond avec celui de l'enfance et des retours de classe. A vous mon souvenir ému et mes revenez-y fréquents! Grandes tartines de pain trop frais, croquant comme un fruit défendu, judicieusement ornées de confiture translucide, de beurre jaune et si doux à l'œil, ou d'épais fromage blanc à la saveur onctueuse!

Ah! goûter bruxellois, grands rires des maitresses, solide appétit des enfants, doux accent franco-flamand, nappes à carreaux, et, le jeudi, brunes friandises de chez nous, pain à la grecque, pain d'amandes, gâteaux de Verviers, pain d'épice à l'odeur de miel, embelli de tranches de melon!

Et les goûters embaumés des mois d'été! Lourdes fraises au cœur parfumé, cerises rieuses, groseilles acides, je vous ai cueillies et croquées, avec du pain bis, dans le verger sucré et bourdonnant! Belles prunes bleues, aux formes parfaites, à la chair à la fois ferme et fondante, je vous ai savourées, couchée dans l'herbe; le premier frisson de l'automne avait déjà passé dans l'air bleu, et, la joue contre terre, je respirais son parfum âcre d'arrière-saison...

Goûter inutile et délicieux! c'est grâce à toi que, le soir,

quand les hommes dévorent (ces êtres vulgaires ne savent pas manger!) nous pouvons nous borner, nous, à quelques boucées en répétant: « Je n'ai pas faim! »

O le plus poétique des repas, toi dont l'ordonnance n'a rien d'immuable, pas même l'heure; goûter plein de souvenirs, fantaisiste, délicat, imprévu! On te savoure n'importe où, n'importe comment, sur un bras de fauteuil, au creux d'un divan, ou étendue par terre, ou correctement installée sur des sièges peu sûrs (alors, on boit, toujours, le petit doigt en l'air!)

Je t'aime, ô goûter! et je te loue, et je te vénère, comme aurait dit Verhaeren; ô milieu charmant des après-midi, bien-faisant, fantaisiste, poétique et suave goûter!



### Les remèdes

Les annonces qui, à la quatrième page des journaux, promettent aux hernieux, bronchitards, néphritiques, gouteux, rhumatisants, cardiaques et cors-aux-piedards des guérisons promptes et certaines à raison de 5 francs le flacon ou la boîte de pilules, sont une des formes les plus typiques de la façon de duper le pauvre monde en l'exploitant.

Elles ne sont cependant pas le produit d'une moderne invention: à preuve, les extraits ci-dessous, copiés dans le prospectus d'un produit médicinal hollandais:

En Jezus Christ se trouvent tous les Thresors de guerison tant de l'Ame que du Corps. Toute découvertes des Medicines & toute la sagesse & habilité des Medicins est de Lui, par Lui & à Lui. A Lui honneur & gloire pour jamais. Amen.

#### Vertus & Effets du

#### MEDICAMENTUM GRATIA PROBATUM.

Cette Medicine fait des merveilles en ceux qui s'en servent, & la Grace du Toutpuissant s'y fait sentir à merveille.

Cette Medicine prise & s'unissant avec le Chyle de l'Estomac, est comme un Mercure volant, qui ne laisse monter les vapeurs sans s'y mêler; Elle ne laisse couler aucun humide dans les veines ou nerfs, l'accompagne même jusqu'à la sortie des pores: Elle se communique & développe sa vertu, honobstant qu'elle soit expulsée par l'urine, ou par la selle.

Quand on prend de cette Medicine 15 Gouttes après le souper en s'allant coucher, elle chasse doucement & sans douleurs la Gravelle & les Pierres sans qu'on en sent aucune incommodité; & ce qui est surprenant, en dissolvant les pierres, elle fait croître la chair, & ce qui est en plus elle a parfaitement guéri un homme, dont la playe, lui faite par les coupures précédentes, avait déjà duré 11 ans, & la quelle devenait quelque fois si puante qu'elle fourmillait de vers, & le Patient punit par la sortie de l'urine, & tout ce qu'il avait d'habits sur lui pourrissait, & tout était déjà préparé pour le couper une troisième fois. Dans les dites onze années plusieurs pierres étaient sorties par apostume par la dite playe. Celui qui voudrait douter de la vérité de ce récit, s'il a quelque amour pour la vérité, n'a qu'à s'en informer **Jonkhout**, demeurant dans le Moolsteeg à Harlem.

Un autre misérable Patient, **Abm van Neer**, demeurant à la Spaarne, apres avoir mediciné 3 ans étant visitadeux fois & enfin adresse à un Operateur à Amsterdam pour subir l'operation, mais étant trop affaibli n'en fit rien, mais se servit de cette Medicine & s'en trouva dans peu de temps tout à fait rétabli.

Que le malade atteint de la gravelle qui, cette simple lecture faite, ne se sentirait pas guéri, jette à l'inventeur sa pierre!

## Mot de la fin

Une dame entre au lavatory d'un tea room de la rue Neuve.

La préposée, torchon en main, se précipite, frotte le siège d'une main vigoureuse et, avec son plus aimable sourire :

« Madame est servie ! »



## Derniers échos de Spa

Parmi le peuple des reporters, des secrétaires et des experts de tout poil qui s'agitèrent, à Spa, autour de la conférence, au point que, plus d'une fois, MM. Lloyd George, Millerand et Delacroix furent contraints d'aller causer dans les jardins, pour ne pas être gênés par ces indiscrets professionnels et autres, les photographes se distinguèrent : les journaux illustrés des deux mondes ont répandu, par millions, les souvenirs graphiques de ces palabres.

Ils ont parfois un intérêt psychologique : ce sont toujours les mêmes figures que l'on voit sur toutes les épreuves ; il y a des gens qui déploient une ingéniosité rare à se trouver dans le champ des objectifs officiels... Il est, à vrai dire, des tailles et des corpulences qui vous imposent à ces sortes de célébrités. C'est ainsi qu'un des grands hommes les plus souvent portraituretés dans les groupes de Spa est notre excellent confrère de Gobart, de *L'Intransigeant*. Dans son charmant petit livre qui vient de paraître : *Le journalisme en vingt leçons*, M. Robert de Jouvenel dit qu'une des premières qualités d'un bon reporter est d'être grand ou gros. M. de Gobart est un excellent reporter.

???

Les personnages les plus encombrants de la conférence de Spa ne furent d'ailleurs pas les journalistes, mais les experts. C'est ainsi que l'on nomme aujourd'hui les jeunes avocats et jeunes professeurs, les jeunes diplomates qui, depuis la conférence de Paris, ont trouvé moyen de se glisser dans l'ombre des puissants du jour et de faire partie de quelques-unes des innombrables commissions internationales qui champignonnent autour du traité de paix. Cela fait très bien, quand on est de la pseudo-diplomatie ou même de la vraie diplomatie, de dire dans un salon : « J'ai été appelé à Spa », ou plus simplement : « Je reviens de Spa ».

Aussi, tant à Bruxelles qu'à Paris, à Londres ou même à Rome, les « experts » s'arrangèrent pour être indispensables à Spa. Une fois arrivés, ils voulurent en avoir pour leur argent, si l'on peut ainsi s'exprimer : assister aux grandes séances, contempler la tête des Boches, se mettre au courant des grandes questions, se procurer des tuyaux et amasser la matière de quelques savoureux échos. On en trouvait partout, dans toutes les antichambres, dans tous les bosquets, dans les embrasures de toutes les fenêtres.

Certains jours, il y eut plus de quatre-vingts personnes en séance.

« Je n'ai pas envie de tenir un meeting ! », dit M. Lloyd George, furieux.

Mais les experts ne bronchèrent point. Chacun, se jugeant indispensable, affectait de croire que la boutade du tout-

puissant Gallois s'adressait à son voisin. Aussi, M. Lloyd George, prenant M. Millerand par le bras, l'entraîna-t-il dans le jardin, immédiatement suivi par M. Jaspas.

???

Des confrères zélés ont demandé à Foch ce qu'il pense des Belges.

Il a répondu : Ce sont les plus braves gens du monde.

Nous sommes absolument convaincus que Foch a fait cette réponse, d'abord parce qu'elle correspond comme un gant à la réalité, puis parce que le maréchal Foch est un homme poli.

Mais *L'Horizon* nous dit que M. Millerand, vagabond, tel Werther ou René, front chargé de rêves et méditatif, tourné vers la lande dorée et les horizons bleus d'au-delà de la Fagne, aurait dit : « Les Belges sont les plus braves gens du monde, mais quel malheur qu'ils aient un pareil gouvernement ! ».

Nous ne croyons pas à cette historiette, nous le disons tout net à nos amis de *L'Horizon*, d'abord parce que M. Millerand est un homme poli, puis parce que, diplomate, il est pénétré de la pensée talleyrandesque : la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée.

## La miraculeuse aventure du Dr. Van Reeth en 1924

par George GARNIR et Léon SOUGUENET

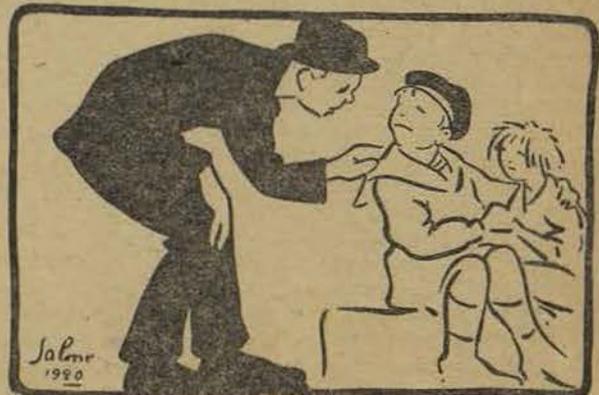
Au grand regret, paraît-il d'innombrables lecteurs qui auraient voulu que cela durât toujours, « *Le Soir* » vient de terminer la publication, en feuilleton, de ce roman bruxellois et futur — et non futuriste —, qui a causé une véritable sensation dans le monde des astronomes et des chirurgiens, parmi le syndicat des entrepreneurs de pompes funèbres et des fabricants de pompes pneumatiques, non moins que dans la corporation des chefs d'orchestre et le corps des ponts et chaussées.

Ceux qui l'ont lu savent pourquoi.

Les autres pourront l'apprendre en envoyant 40 centimes à l'administration du « *Soir* », place de Louvain, moyennant quoi ils recevront le ROMAN COMPLET.

A raison des difficultés matérielles que rencontre actuellement la fabrication d'un volume, « *La Miraculeuse Aventure du Dr. Van Reeth* » a été imprimée sur le format d'un journal quotidien, suivant le mode popularisé par la « *Feuille littéraire* ».

Tout vient à point à qui sait attendre...



Dessin de SALME.

— Vous attendez quelque chose ?...

— Nos seize ans... pour entrer au cinéma...

On  
nous  
écrit



Mon cher « Pourquoi Pas ? »,

Le 9 avril dernier, avec une déconcertante unanimité, les quotidiens annonçaient que le Roi, né le 8 avril 1875, était entré la veille dans sa quarante- « cinquième » année.

Aujourd'hui, 26 juillet, ils annoncent que la Reine, née le 25 juillet 1876, est entrée hier dans sa quarante- « quatrième » année.

L'habitude est donc prise de cette étrange mathématique (qui pourrait bien avoir été imaginée par un de ces directeurs d'agence de reportage auxquels deux d'entre vous, ô Moustiquaires ! dans le feuilleton « ruisselant d'inouïsme » que vient de terminer « Le Soir », promettez un siège de député).

Et nous nous étonnons que toutes les encyclopédies, tous les journaux, publiés au lendemain de l'élection de M. Paul Deschanel à la présidence de la République française — y compris le numéro spécial de « l'Illustration » — fassent naître ce Schaerbeekois notable en 1856 au lieu de 1855; que certains de nos monuments publics, comme la statue de Vésale, indiquent, eux aussi, inexactement la date de la naissance de nos grands hommes; qu'Anvers fête six ans trop tard et Mons douze ans trop tôt le IV<sup>e</sup> centenaire de Christophe Plantin ou de Roland de Lassus!...

Etonnements de grignoteurs d'archives — que je partagerais d'ailleurs si je n'avais toujours fait aussi un peu de journalisme.

A. Boghaert-Vaché.



## LES = LIVRES =

### LES HEURES

M. R. Limbosch, dont *Les Faunesques* firent, quelque temps avant la guerre, une très remarquable apparition dans la république des lettres belges vient de publier, hors-commerce, une plaquette de vers : *Les Heures*, tout à fait recommandable.

En voici un sonnet :

#### LA BOURRASQUE

On voit souvent, par les matins dorés d'automne,  
Balançant sa feuillée où flambe la saison,  
Un bel arbre joyeux, parcouru d'un frisson,  
Bercer sa frêle cime en l'azur qui moutonne.

Une gaité sylvestre, autour de lui, rayonne.  
Quelque feuille, parfois, comme un grand papillon,  
S'abandonne à la brise et choit dans le gazon;  
Sur le ciel pâle, un fin rameau vibrant crayonne.

Mais que, le jour suivant, un caprice fortuit  
Ramène au même lieu votre marche pensive,  
Sur l'horizon, où la bourrasque brusque fuit,

Voyez-le : traversé soudain d'un vol de grive,  
L'arbre est là noir et nu, sur un bournier sanglant...  
A cet arbre, ô mon cœur, que tu es ressemblant!

Et, dans la manière de Verlaine, cet autre :

#### VILLE BASSE

Il est nuit, dans la rue,  
Le long de l'hôpital  
Où quelque mourant sue,  
Fuit l'ombre d'un cheval.

Une fille, mi-nue,  
Au bras d'un caporal  
Décoré, mais qui pue,  
Songe à l'eau du canal.

Hurlant du fond d'un bouge,  
Hoquette l'éclat rouge  
D'un vieil orchestron.

Sur le toit de l'hospice,  
La lune, rousse, hisse  
Sa face d'histrión.

### LE SOT L'Y LAISSE, par Mélot du Dy

Titre culinaire, hardi, déconcertant et tant soit peu prétentieux, qu'un jeune poète donne à une suite de petites pièces fugitives, d'inspiration très différente, et qui, — il en convient lui-même — pourrait plus exactement s'appeler *Mélanges*. On y trouve des pièces charmantes, et aussi un certain nombre de notes, d'ébauches, assez insignifiantes. M. Mélot du Dy, qui, si nous nous en souvenons bien, débuta naguère sous l'égide de Valère Gille, par des vers parfaitement réguliers et d'une inspiration un peu banale, semble hanté maintenant par toutes les nouveautés littéraires, le cubisme compris. Il use, lui aussi, de quelques-uns de ces artifices typographiques qui ahurissent le bourgeois. Mais c'est tout de même un poète. Et parmi beaucoup de ratées, il y a, dans ce petit volume, quelques pièces délicieuses qui justifient plus ou moins le titre : *Le Sot l'y laisse*.



### Fables pour les gens pressés

#### par un temps de grosse chaleur

1.

L'officier demandait : « Où donc est tel soldat ? »  
Quelqu'un dit : « Chez l' fourrier, pour descend' du Plata. »

Moralité :

L'homme descend du « singe ».

2.

Le chef arabe portait un grand cordon en sautoir...

Moralité :

Un cheik barré...

3.

Parce qu'elle était sculpturale,  
Et qu'il avait dit : « Je te veux ! »  
Elle obtint (sa copine en râle !)  
Un magnifique renard bleu.

Moralité :

Le corps beau et le renard.

4.

Marie, tombée dans l'eau bouillante, y est restée  
trois minutes...

Moralité :

Marie Alacoque.

5.

Un boa, dans ma case, un soir, s'introduisit,  
Faute de mieux, bouffa tout c' qu'on m'avait écrit !

Moralité :

Correspondances pour le boa !

6.

La sympathique Madelon,  
Lorsque chez elle nous allons,  
Témoigne d'une propreté !  
Pas moyen d'être dégoûté !

Moralité :

La Madelon, pour nous, nettoie ses verres...

7.

Il y a des gens qui n'aiment pas l'ail et qui ne s'intéressent pas aux courses cyclistes !

Moralité :

Des gouss' et des coureurs, il ne faut discuter.

8.

A la gargote, un malheureux,  
Sur le rôti se dépensait ;  
Mais la « bidoche » ne voulait  
Se laisser manger... que des yeux !

Moralité :

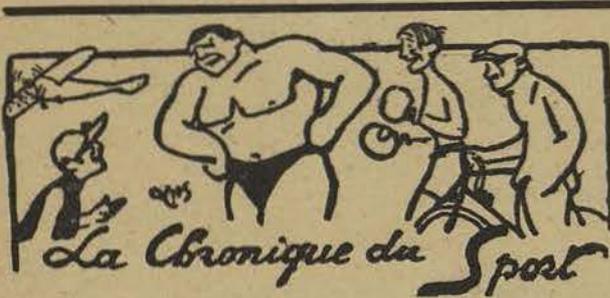
Ross' rebiff'.

9.

Le commandant d'une unité,  
Réclamait de tous ses gradés  
Des tas de listes à dresser,  
Sans en avoir jamais assez !

Moralité :

Nature à listes !



Tandis que les « as » français et belges disputaient à Anvers les épreuves d'acrobatie inscrites au programme du meeting aéronautique et qu'à l'issue de celles-ci, atterrissait sur la plaine de Wilryck, l'aérobuse Goliath, géant de l'air, transportant dix personnes et frété par le Syndicat National pour l'Étude des Transports Aériens, l'on inaugurerait solennellement, au Mans, le monument élevé aux frères Wright, les glorieux précurseurs du plus lourd que l'air.

Quel chemin parcouru depuis que les deux audacieux américains révélaient au monde stupéfait et incrédule, que l'homme avait conquis des ailes !

M. Lazare Weiller a raconté comment il décida Wilbur Wright a choisir le camp d'Auvours pour le théâtre de ses expériences. L'accord fut conclu par câble transatlantique :

— « Combien demandez-vous ? » avait interrogé M. Weiller.

— « Un demi-million, » avait répondu Wright.

— « Arrivez ! »

Depuis, M. Lazare Weiller a eu des remords... l'aviation a joué un rôle terrible pendant la guerre, et les escadrilles de bombardement se sont dépensées sans compter. M. Weiller s'est souvent, auxieusement, frappé la poi-

trine en se demandant s'il avait travaillé pour la civilisation, ou contre elle ; s'il n'avait pas été le complice inconscient d'un attentat de la science contre l'humanité ?

Il doit être rassuré aujourd'hui : l'aviation marchande, l'aviation de transports en commun rend déjà des services si grands, que ses crimes passent au second plan et s'estompent dans le passé.

## PROMENADES EN AVION

### AU-DESSUS DE BRUXELLES



S'adresser à l'aérodrome d'Evere  
(Syndicat national  
pour l'étude de transports aériens.)

Tram 56 ou vicinal  
église Sainte-Marie-Dieghem  
Téléph. : Brux. 1007

La « commission pour la préparation militaire » a terminé ses travaux, et son rapport est à l'impression. Il contient, dit-on, d'excellentes choses.

La « Commission pour l'étude des sports à l'armée et dans les œuvres post-régimentaires » touche également au but de sa mission, et le ministre de la défense nationale sera incessamment saisi de ses conclusions.

Ces deux organismes auront fait faire un pas énorme à la question, si importante, de l'organisation de l'instruction physique nationale obligatoire.

Le ministre ne manquera pas de s'inspirer de leurs travaux lorsqu'il présentera aux Chambres les projets de loi qui résoudront pratiquement le problème.

Et une fois les lois votées, il conviendra de veiller à ce que ceux sur qui pèsera la lourde responsabilité de les mettre en « action » ne soient pas des bureaucrates sans initiative, ni volonté personnelle, mais des hommes énergiques et « modernes » osant marcher de l'avant.

Bref, ce n'est pas à des ronds-de-cuir qu'il faudra confier la grande et belle œuvre de rénovation de la race, par le sport et la préparation militaire, basée sur la culture physique rationnelle et progressive.

???

Notre compatriote Philippe Thys vient de gagner brillamment, et pour la troisième fois, le Tour de France cycliste professionnels. Les sept premières places, dans cette colossale épreuve, reviennent d'ailleurs à des Belges. C'est un triomphe sportif national sans précédent.

A Londres, un autre compatriote, le boxeur professionnel Arthur Wyns, déjà champion d'Europe de sa catégorie, bat irrémédiablement, avant la limite, Joe Conn, l'un des meilleurs boxeurs du monde, à son poids.

Par une phrase lapidaire, un de nos amis traduit ces deux succès : « Ce n'est ni du jus d'navet, ni du sirop d'groseille que Wyns et Thys ont dans les veines... Les Belges ont du sang dans l'boudin ! »

Pas très littéraire, ni poétique, mais « ça » parle à l'esprit !

VICTOR BOIN.

**PNEU JENATZY** 10, rue Stephenson  
Bruxelles

**BANDES PLEINES JENATZY**

# ON LIT ...

Est-il assez joliment brossé (en patois montois), ce petit tableau de mœurs ?

Elle grosse femme in rinçant avoit tombé in bloc dessus el quèrre qu'avoit jumi, avoit poussé ein ouf dé soulagnint tout parele à enne locomotive Compound qui haye datter esse trop plein d'vapeur.

Dé rouge qu'elle étoit in arrivant, elle avoit devenue cra-moisi à force qu'il faisoit caud in d'dins d'el pâtisserie, bourrée à craquer pas les geins qui v'niot dessus el caup d' quatre heures, s'in fourrer à s'éstramerer jusqu'au nozud d'Jeu goier.

I faut vos dire que ça s' passoit à Bruxelles, ainsi vos n' nevez nié cacher à mette ein nom dessus el dos oel grosse doudon.

A l'intour d'esse goier, elle avoit enne grosse pellatine in piau d' puche d'enne coupe de mille francs, à ses orées, larches comme ein plat d' barbier, des caiaux comme des nou-gotte élé ses-grôs doigts genre « Saucisse de Francfort » et ont ingouriaudés pas n' masse de bagues qui j'hont des effets élé des espites dé solète d'édins les coins le les racoins d'el pâtisserie à oustq'on fœt fortune in deux ans d' temps.

C'étoit enne bonne cliente, on voyoit ça.

A l'demoiselle stoquée d'vant esse tête, enne fente pétile tête d'infant, elle avoit comminché pas dire qu'elle n'avoit nié fort fain; élé par après, elle s'avoit décidé pour quatre brioches au suc, enne demi-tarte à z'habricots larche comme el demitan d'ein rœd d'brouette, deux autes pétits gâtiaux élé enne coupe de machines à l'erème. Avec ça, ein chocolat sou-gné au lincro ün.

Bref, l'd'avoit pou enne dizaine de francs.

In mi meime j'em' disois : si elle avale tout ça, bê sûr elle va camper. Bê du contraire !

Intré deux souglous, deux lians élé deux points d'argue pou arpeinte hatème : el tarte, les pâtés élé el resse dégl'chioni devins esse gozette comme d'édins enne café élé l'y pinsois qu'elle devoit sûremint travailler comme ein porteur au suc pou in mette ainsi à s' dos su l'heure de quatre heures.

Esse qu'il a d' pu comique, c'est qu'elle n' finissoit nié, à l'demoiselle qui l'écouloit comme in malade qui reefe, d'esse délaminter dessus l' vie chère, oul, ma chère, élé el rationne-mint du suc.

Il est vrée qu'h s' bon sing, elle appelloit rationner : enne nié esse rinde malade à manger élé sûremint lécta ses chin-que pétits repas par jour.

El pétile blondinette l'argardoit avé des les clés, ent' fésell pas d'zous dé fimps in temps intrés ses longs ells, enne pétile chignette fûtée qui sembloit dire : « Esse qué vos n' pinsez nié qué l' forblanterie d'esse grosse Louloute-là Froil bramint pas d'effet dessus mi qué sur elle ? ».

(Jacaccalt. — « Le Ropieur ».)

Le Coin  
du  
Pion



L'Express, rapportant la séance de la Chambre du 20 juillet, fait dire au député de Huy :

M. Hubin. — En France, les accusés de trahison étoient défendus par des avocats désignés à l'office et « pro deo ».

Était-ce par le marmiton ou par la cuisinière qu'ils étoient désignés, on ne sait...

Dans tous les cas, la voilà bien la dictature du prolétariat!

???

Le rédacteur du *Courrier du Luxembourg* récidive.

Il avait déjà annoncé sous le titre « Un scandale », un don de 100 francs fait par M. le sénateur Speyer.

Voici que, huit jours plus tard, il signale à nouveau comme « Un scandale » deux dons de 100 francs du gouverneur de la province et du député Van Limburg-Stirum. Que lui faut-il donc, au courriériste luxembourgeois?

???

De la *Gazette de Charleroi* du 25 juillet 1920, à la page d'annonces :

MARIAGE. — Dame veuve désire faire connaissance, en vue de mariage, à célibataire ou veuf avec enfant de 40 à 45 ans ayant position stable.

C'est une veuve qui aime les hommes plus que murs...

???

De *L'Echo du Soir*, d'Anvers, du 21 juillet :

Les vides parmi les professionnels sont plus nombreux qu'hier. Encore ceux qui sont présents s'occupent-ils de tout autre chose que d'affaires, et, comme toujours, les confrères nouvellement arrivés doivent servir de dérivatif à l'hilarité qui constitue le penchant irrésistible de l'assemblée de ce jour.

Que diable a-t-on pu faire à ces confrères nouvellement arrivés — arrivés à quoi? — pour qu'ils aient pu servir de dérivatif à cette hilarité qui constitue le penchant irrésistible d'une assemblée?

???

Du *Pourquoi Pas?* (page 470, 2<sup>e</sup> col., n<sup>o</sup> 512) :

Chargés de la plus lourde créance qui se puisse imaginer, ils tentent d'en payer le moins possible; c'est ce que font tous les créanciers.

Le moustiquaire aime mieux être créancier que débiteur, mais il a peut-être tort de marquer ainsi ses préférences.

???

Extrait du dernier numéro du « *Touring Club* » (daté 15 juin) :

Nous passons, au cours de cette quinzaine, de 104,086 à 103,063 membres!

Il y a belle lurette que notre thermomètre, entré en ébullition sous la poussée des cent mille, a volé en éclats. Et les membres nouveaux continuent à s'engouffrer sous le porche de n. 13 de la rue du Congrès, tout comme le ferait une longue colonne de chenilles processionnaires allant, en dépit de tous obstacles, là où leur instinct les appelle!

Si le brave Fabre avait pu prévoir cet événement, ce qu'il aurait couru 15, rue du Congrès!...

???

A l'œil droit de notre pion, ce mot d'un lecteur :

Je lis dans le *Pourquoi Pas* du 18 juin :

Du « *Peuple illustré* », du 13 juin 1920 :

« Richard Wagner (1813-1883) eut une vie extrêmement agitée... En 1818, tandis que la révolution grondait en Allemagne, il prit une part active aux événements — du côté du peuple. »

Quel révolutionnaire précoce, que ce Wagner, qui a 6 ans prenait part à une révolution!!

Permettez-moi de vous faire remarquer qu'il était d'autant plus précoce qu'il avait atteint l'âge de 6 ans, 5 années seulement après sa naissance.

Encassé!

???

Signalons à tous les désespérés de l'amour, de la banque et... de l'aktivisme, qu'un recommandable traître d'Ixelles tient à leur disposition — il l'étale à la devanture de sa boutique — une « salade de poison ».

Ce dont, chose étrange, ne semble guère s'émouvoir la police du quartier...

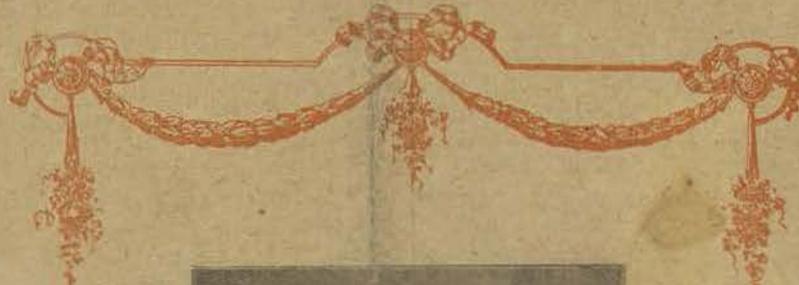
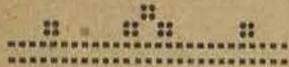
## LE CONCOURS DE *POURQUOI PAS?*

# Quel est le plus bel homme de Belgique ?

Nous publions chaque semaine le portrait d'un bel homme de Belgique avec, si possible, quelques indications manuscrites sur ses apparences. Nos lecteurs verront, jugeront, voteront. Ils éliront le plus beau en conscience et selon leur goût. Ils pourront éventuellement désigner pour le concours quelques sujets choisis et découverts par eux.

Un concours final attribuera une prime à celui de nos lecteurs qui aura désigné le plus exactement possible le nombre de votes obtenus par le lauréat :

*UN PAQUET DE CIGARETTES d'une valeur réelle de fr. 1.25*



### Devise :

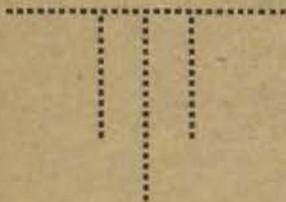
O père de famille,  
ô poète, je t'aime!

(Gabrielle, EMILE AUGIER)



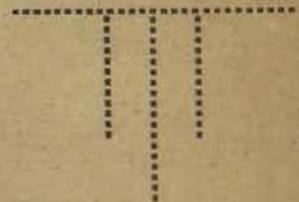
### Références :

Kobe,  
Zoontje,  
M<sup>r</sup> le Directeur.



M. Gaspard MAIGRET,

Secrétaire général des "Indépendants"



### QUELQUES REMARQUES AUX ELECTEURS ET ELECTRICES

Avec M. Gaspard Maigret, nous quittons le terrain militaire, politique et économique pour entrer dans le monde des expositions. Nul n'y est plus répandu que M. G. Maigret : c'est au point que le voici exposé lui-même... aux suffrages de nos lecteurs et lectrices.

Ses performances esthétiques, qu'un seul coup d'œil permet de juger avec avantage, n'ont d'égaux que l'indépendance de son caractère. Enfant, on l'appelait l'« Indomptable ». Homme mûr, on l'appelle l'« Irrésistible ». Divers gouvernements ont tenu à ajouter à sa distinction naturelle les distinctions dont ils disposent pour les organisations d'élite, ainsi qu'il appert du cliché ci-dessus.

Et l'ensemble fait un numéro de choix pour notre concours.

M. Gaspard Maigret se présente avec le n<sup>o</sup> 2 dans la série des Scarabées à la voile.